

Le centre épigastrique est le point de départ et d'arrivée de toutes les divisions de l'élément vasculaire; il prépare les matériaux et préside à toutes les périodes du travail nutritif, comme le centre encéphalique dirige tous les phénomènes essentiels de l'innervation. Mais si l'exercice de la sensibilité et de la myotilité n'est pas l'unique attribution de ce dernier, la nutrition n'est pas la seule fin du centre épigastrique. Le sang qu'il adresse partout, indépendamment des sécrétions qu'il alimente, de la calorification qu'il entretient, a un pouvoir vivifiant sans lequel l'innervation ne saurait s'exercer. Il y a donc entre le centre cérébral et le centre épigastrique, une étroite solidarité.

### C. — Centre génital.

Quoique limitée dans son action et dans la durée de son énergie, on ne peut méconnaître la puissance du centre génital. Il faut lire, dans l'analyse médicale du sang, la peinture pittoresque tracée par Bordeu des effets de ce qu'il nomme la *cachexie séminale* <sup>(1)</sup>.

Très-développé chez certains individus, le centre génital a sur l'organisme entier une action incontestable. L'animal privé des organes en lesquels réside cette puissance, se modifie profondément; il devient plus faible, moins sensible, moins actif. L'eunuque conserve la voix et les attributs de l'enfance.

Le centre génital exerce donc une influence vivifiante et tonique sur le travail nutritif, sur la calorification et les sécrétions; il en a une puissante sur le cœur <sup>(2)</sup>. Il est en rapport réciproque d'activité avec le centre encéphalique, qui lui adresse le reflet des stimulations reçues, et qui allume à son foyer le feu des plus ardentes passions.

L'existence de certains êtres paraît tout entière absorbée

<sup>(1)</sup> *Maladies chroniques*, p. 411.

<sup>(2)</sup> Les individus adonnés aux plaisirs de l'amour sont sujets aux affections organiques du cœur et des gros vaisseaux. L'acte vénérien est très-nuisible dans ces maladies. M. Rayet a vu chez les oiseaux les maladies du cœur très-communes parmi les mâles les plus enclins à l'acte générateur. (Séance de l'Académie des Sciences, du 12 juin 1848.)

par l'acte de la reproduction <sup>(1)</sup>; pour d'autres, quand arrive l'époque de s'y livrer, tout obéit et cède à ce besoin impérieux.

Chez la femelle, la vie est en grande partie occupée par les fonctions qui s'y rattachent; ainsi, tandis que pour le mâle quelques instants suffisent à la satisfaction de ce besoin, chez elle, la fécondation, la gestation, la parturition, l'allaitement, remplissent une longue et importante période, et donnent à son existence une destination toute spéciale.

Le centre génital, surtout chez le mâle, est comme isolé et presque indépendant de la vie commune; il n'est pas lié d'une manière nécessaire aux autres centres, comme ceux-ci le sont entre eux; il n'entre en action que longtemps après, et cesse d'agir longtemps avant les deux autres. Il n'est donc pas essentiel à la vie de l'individu: il lui nuit même souvent en épuisant ses forces; mais il est indispensable à la vie de l'espèce. Il féconde les générations futures aux dépens des individus présents.

Les trois centres que j'ai distingués, correspondent aux trois vies dont Bichat avait si bien indiqué les différences essentielles. Ils ont pour but immédiat: 1<sup>o</sup> l'innervation, 2<sup>o</sup> la nutrition, 3<sup>o</sup> la génération; et pour résultats définitifs: 1<sup>o</sup> les relations extérieures et le service de l'intelligence chez l'homme, 2<sup>o</sup> le développement et l'entretien de l'organisation, 3<sup>o</sup> la reproduction des individus et la conservation de l'espèce. Ces trois centres forment ainsi comme le trépied de la vie.

### § IX. — Vie propre des organes, ou différences de la vitalité selon les textures et les circonscriptions organiques.

La vie semble jaillir des centres que je viens de signaler. Mais si l'on remonte aux premiers temps de l'existence, on est conduit à penser qu'ils reçoivent plutôt qu'ils ne donnent

<sup>(1)</sup> Le papillon du ver à soie ne remplit pas d'autre fonction, tandis que chez le ver lui-même la vie n'avait eu d'autre but que la nutrition.



les éléments de l'animation. Les organes sont formés avant leurs vaisseaux et leurs nerfs, lesquels devancent les organes centraux auxquels plus tard ils seront subordonnés. Ainsi, les diverses parties ont une origine indépendante, et chacune d'elles a primitivement une existence pour ainsi dire personnelle. Durant cette période, elles peuvent plus aisément se suffire et elles possèdent une plus grande force de résistance.

On conçoit, d'après cette réflexion, que plus tard les organes manifestent des tendances particulières, que la vie ne soit pas distribuée en eux avec uniformité, et que chaque tissu, chaque viscère, chaque grand département organique ait ses propriétés, son degré d'énergie, son mode d'action et ses fonctions spéciales.

Cette *vie propre des organes*, bien connue des observateurs <sup>(1)</sup>, sur laquelle Bordeu insistait tant dans ses écrits <sup>(2)</sup>, et dont Bichat a donné une idée plus précise encore <sup>(3)</sup>, ne saurait être mise en doute.

L'anatomie générale, en portant le flambeau de l'analyse au milieu des tissus élémentaires, a montré qu'avec les structures variaient les propriétés, les fonctions et les maladies.

Il est vraiment curieux de reconnaître dans les principaux éléments anatomiques d'un organe une vitalité particulière, une action isolée et des maladies indépendantes. Ainsi, la tunique séreuse qui recouvre l'intestin, peut arriver au dernier degré d'altération sans que les autres membranes du même organe aient participé à cet état pathologique.

Il n'est pas moins remarquable de voir les maladies se modifier selon les tissus qu'elles affectent. L'inflammation, par exemple, présente dans les membranes muqueuses, séreuses, fibreuses, une marche et des phénomènes très-différents.

C'est encore un fait digne d'attention, que la facilité avec

<sup>(1)</sup> Montaigne a dit (*Essais*, liv. I, chap. XX) : *Les parties de nostre corps ont chacune des passions propres qui les esveillent et les endorment sans nostre congé.*

<sup>(2)</sup> *Maladies chroniques*, 1<sup>er</sup> théorème, p. 82. — Minvielle; *Traité de Médecine extrait des ouvrages de Bordeu*, p. 44.

<sup>(3)</sup> *Anatomie générale*, Considérations générales, p. 83.

laquelle un état morbide déterminé suit un mode spécial de structure, le parcourt dans tous les sens, s'y attache obstinément et laisse intacts les autres tissus qu'il traverse. Tel est le rhumatisme à l'égard du système fibreux.

La spécialité des maladies tient en grande partie à la spécialité des textures organiques. Il en est de même de l'action différente des médicaments, résultant de la manière diverse de sentir et de fonctionner des organes qui en reçoivent le contact.

La vie propre des instruments variés de l'économie, ne saurait donc être contestée. La vie générale résulte de la réunion et du concert de toutes ces vies partielles. Les organes sont comme les outils de l'atelier de Vulcain; chacun est animé d'une force spontanée, doué d'une sorte d'intelligence; il travaille avec activité, à sa façon et pour sa part, dans un but commun et déterminé.

L'organisme est, en quelque sorte, un assemblage d'êtres vivants liés par la plus étroite sympathie. Ainsi, dans une ruche, tous les habitants concourent à la conservation de la colonie, devenue, par cette union intime, comme un individu dont la reine-mère serait le cerveau.

Quelquefois, des textures diverses expliquent et motivent des fonctions différentes. Ainsi, les reins et le foie sécrètent des fluides qui ne se ressemblent nullement; mais aussi quelles différences dans leur aspect extérieur et dans leur structure intime!

D'autres fois, des propriétés diverses ne correspondent point à des différences analogues de composition anatomique. Par exemple, quelle variété dans les attributions du système nerveux! Tel nerf sent la lumière, tel autre les ondes sonores, tel autre les effluves odorantes; dans celui-ci la transmission est centripète, dans celui-là elle est centrifuge; le plus souvent la même enveloppe réunit des filets dont les fonctions sont opposées; tous cependant offrent à l'œil de l'anatomiste le plus exercé une structure absolument identique.

Si la vitalité était une pure conséquence de l'organisation,



ce résultat serait inexplicable, il serait même impossible. On peut, il est vrai, supposer des différences occultes de texture, mais alors on ne raisonne que sur une hypothèse.

Ne sortons pas du domaine de la stricte observation. Or, elle montre, dans les divers tissus et dans les organes qu'ils forment, les différences les plus remarquables de vitalité et de fonctions. Chacun a son genre de stimulant, le sent et réagit à sa manière, se nourrit, se développe et fonctionne pour son propre compte, donne des produits particuliers, se modifie sous l'influence de tels ou tels agents, s'affecte, s'altère, se guérit quelquefois, comme à l'insu des autres parties. Rien ne prouve mieux cette vitalité locale que les maladies dans lesquelles une partie est isolément affectée et lutte avec ténacité contre les modificateurs généraux qui tendraient à la ramener à l'état normal. Entraînée dans un mouvement rapide de désorganisation, devenue un centre fatal d'activité morbide, elle plonge le reste de l'économie dans la faiblesse et le marasme. La partie tue le tout.

Cette vie propre des organes est encore démontrée par le développement isolé de certaines parties qui, dans les monstres amorphes et surtout dans les parasites, ont seules survécu et se sont formées malgré la destruction de toutes les autres.

Les différents appareils organiques portent un cachet spécial; ainsi, celui des sens externes se fait remarquer par la sensibilité la plus exquise; le locomoteur, par la force contractile la plus énergique; le circulatoire, par la tonicité la plus prononcée; le sécrétoire, par des actes chimiques variés, etc.

Les organes placés sous la dépendance des centres encéphalique et épigastrique, ont aussi une manière d'être très-différente. Ils forment les *vies animale et organique*, dont Bichat traça le parallèle avec une vigueur de pinceau qui ne s'effacera jamais <sup>(1)</sup>.

Les grands départements de l'organisme présentent d'autres différences de vitalité et d'énergie. On a divisé le corps en

<sup>(1)</sup> *Recherches physiologiques sur la Vie et la Mort.* — Ackermann a nommé ces vies les hémisphères de la sphère animale; *De Construendis febribus*, p. 104.

deux cercles, le supérieur et l'inférieur, séparés par le diaphragme. Au premier appartiennent l'encéphale, les poumons, le cœur; au second, les organes digestifs, les principaux viscères sécrétoires et l'appareil génital. Le premier a une vitalité plus énergique et plus constante; son développement est plus rapide, les mouvements fluxionnaires y sont plus fréquents et plus actifs. Le second a des appendices qui se prolongent loin du centre; la vie y languit souvent, et cependant la masse organique est plus considérable dans ce cercle que dans l'autre.

Le corps présente encore la possibilité d'être divisé en deux moitiés latérales. La ligne médiane, espèce de suture vivante, atteste une primitive dualité. Ces deux moitiés ne jouissent pas d'un degré de vie absolument égal. Chez la plupart des hommes, le côté droit est le plus fort; c'est parce qu'il l'est primitivement <sup>(1)</sup>, qu'il s'offre le premier pour agir. Ensuite, c'est parce qu'il agit davantage, qu'il acquiert sa supériorité ordinaire. Chez presque tous les peuples de la terre, la main droite est employée de préférence <sup>(2)</sup>.

La symétrie des organes placés sous la dépendance du centre encéphalique n'est pas tellement parfaite qu'on ne saisisse quelques irrégularités, quelques déviations; mais encore ici la vitalité supplée à l'organisation.

Le phénomène des hémiplegies s'explique par le mode de distribution du système nerveux. Mais qui dira pourquoi le zona n'affecte jamais qu'un côté du tronc, s'arrêtant exactement à la ligne médiane? Les auteurs se sont plu à rapprocher des exemples nombreux d'affections uni-latérales <sup>(3)</sup>; or, ces

<sup>(1)</sup> Le côté gauche, selon M. Lecomte (séance de l'Institut du 11 février 1828), est rendu plus faible par la pression qu'il subit contre les os du bassin pendant la grossesse. *V. Archives*, t. XVI, p. 628.

<sup>(2)</sup> Henri Morin; *Mém. acad. des Inscript.*, t. III, p. 68. — Virey; *Histoire nat. de l'Homme*, t. I, p. 416.

<sup>(3)</sup> Sigwart; *Homo in singulari dualis*. Tubingæ. — Simon Du Pui; *De homine dextro et sinistro*. Lugd. Bat., 1780. — Barthez; *Science de l'Homme*, t. II, notes, p. 38. — Mehlis; *De morbis hominis dextri et sinistri*. Gœttingæ, 1818. — V. plusieurs faits intéressants dans les *Éphémérides de Montpellier*, t. VI, p. 238.



exemples prouvent que les deux moitiés du corps, bien qu'intimement unies, offrent cependant une inégale répartition, ou du moins un mode un peu différent de vitalité.

Il y a entre les diverses parties d'un des côtés, un rapport intime. Pourquoi dans la pneumonie la joue du côté affecté est-elle plus rouge que l'autre? Pourquoi dans l'hépatite l'épistaxis survient-elle à droite?

Bichat avait fondé une des principales différences de la vie animale et de la vie organique sur la symétrie des organes de la première, et l'irrégularité de forme de la seconde. M. Flourens <sup>(1)</sup> a fait voir que dans la plus grande étendue de l'échelle animale, la symétrie se retrouve presque constamment, même dans les organes intérieurs; et que s'il y a deux vies, ce sont plutôt deux vies latérales que deux vies dont l'une serait intérieure et l'autre extérieure, comme l'entendait Bichat.

Il est certain qu'il existe entre les vaisseaux de l'un ou de l'autre côté des rapports anastomotiques très-nombreux, tandis qu'ils sont beaucoup plus rares sur la ligne médiane. Les anastomoses nerveuses sont également rares sur cette ligne. L'individu normal, c'est-à-dire double dans toutes ses parties, se forme donc par la jonction de deux organismes semblables, de même que c'est encore par le concours de deux organismes analogues que l'espèce se perpétue <sup>(2)</sup>.

### § X. — Antagonismes organiques.

A propos de la division du corps en deux moitiés latérales, Roussel s'exprime ainsi :

« Ce partage qui semble faire deux individus de notre corps, et qu'il est si difficile de concilier avec l'unité et la simplicité de ses résultats, est vraisemblablement fondé sur quelque grande combinaison de la nature, sur quelqu'une de ces lois

<sup>(1)</sup> Flourens; *Études sur les lois de la symétrie. Mém. d'Anat. et de Physiol.* Paris, 1844, p. 16.

<sup>(2)</sup> *Gazette médicale*, 1832, p. 435.

à peine entrevues qui régissent les êtres organisés, lois qui sont pour eux ce que d'autres lois sont pour le monde matériel et dépourvu de vie, dont tous les phénomènes dépendent de l'action et de la réaction réciproque des parties qui le composent. Ce partage du corps établit peut-être, entre les parties divisées, une sorte d'antagonisme nécessaire pour entretenir leur activité, et par l'effet duquel elles se servent d'excitant l'une à l'autre. Cet antagonisme, la nature le cherche et l'affecte partout, et elle fait peut-être, pour maintenir la vie des individus, ce qu'elle fait pour la leur donner <sup>(1)</sup>. »

Une opposition non moins marquée semble exister entre les cercles supérieur et inférieur. Leurs extrémités forment, pour ainsi dire, les pôles de l'organisme humain. Il y a là comme deux tendances opposées. Cette idée de polarité fut introduite, il y a plusieurs années, dans l'explication d'un grand nombre de phénomènes de l'économie; elle devint la base d'une doctrine assez répandue en Allemagne <sup>(2)</sup>, et que Sprengel essaya même d'adapter aux lois de la vitalité <sup>(3)</sup>; mais elle est demeurée à l'état d'hypothèse.

L'observation des faits montre un antagonisme marqué entre divers appareils et divers systèmes organiques. Le développement ou l'action augmentée de l'un, semble frapper l'autre d'inertie; ainsi, il y a antithèse entre les systèmes lymphatique et sanguin, nerveux et musculaire. L'histoire des tempéraments est fondée sur cette diversité de prédominance.

Entre les muscles eux-mêmes ne trouve-t-on pas l'opposition la plus décidée? Partout, aux extenseurs, aux abaisseurs, aux adducteurs, aux pronateurs, aux inspireurs, sont opposés des fléchisseurs, des releveurs, des abducteurs, des supinateurs, des expirateurs, etc. Que les uns faiblissent, les autres s'empressent de profiter de l'avantage qui leur est cédé.

Les organes des sens ne paraissent pas animés d'une moi-

<sup>(1)</sup> *Système physique et moral de l'Homme*, p. 265.

<sup>(2)</sup> *Journal des Progrès*, t. III, p. 1; t. XIV, p. 1; t. XV, p. 1; t. XVI, p. 1.

<sup>(3)</sup> *Institutiones medicæ. De vis vitalis effect. et legibus*, t. I, p. 222.



dre rivalité. La perte de la vue produit l'augmentation de finesse de l'ouïe et du toucher. La perte de l'ouïe est suivie de l'accroissement d'activité de la vue.

Les organes sécréteurs se balancent aussi dans leur activité. Dès que la peau perspire moins, les reins sécrètent davantage (1). La peau, les membranes muqueuses et séreuses, les glandes, présentent une correspondance et un antagonisme réciproques.

Entre l'absorption et l'exhalation, entre les mouvements nutritifs de composition et de décomposition, il y a concert; il peut y avoir discordance.

Baglivi, supposant que la dure-mère était un organe actif et contractile destiné à ébranler tous les tissus membraneux, signalait comme très-important l'équilibre qui doit régner entre cet organe et le cœur (2). Substituez à cette localisation erronée les mots *centres encéphalique et épigastrique*, et les réflexions de Baglivi acquièrent une évidente justesse.

Les centres encéphalique et génital se font également équilibre. Cet équilibre se détruit chez les crétins, dont l'appareil génital, dit-on (3), se développe outre mesure; chez les idiots, dont la puberté est précoce et la disposition à l'onanisme très-commune (4); chez les nègres, dont l'intelligence est naturellement obtuse, dont le crâne est étroit, tandis que leurs organes sexuels sont très-développés et jouissent d'une grande activité. Dans la série animale, les races les plus fécondes, comme les poissons, sont aussi les plus stupides. Les abeilles neutres, qui sont étrangères à l'acte génératif, sont les plus actives: ce sont les travailleuses. Les mulets sont en général forts, et résistent à la fatigue. Les hommes absorbés par de

(1) *Non possunt stare simul multa perspiratio et multa solitoque major sensibilis evacuatio.* Sanctorii de Medicina statica aphor smi Aph. XII, p. 41.

(2) *De æquilibrio solidorum cum solidis, solidorum cum liquidis, et liquidorum inter se hujusque æquilibrii vi, potestate usu et cognitione, medicis summo perè necessariâ, ad bene medendum.* De fibrâ motrice, t. I, p. 408.

(3) Cette assertion ne s'accorde pas avec quelques observations que j'ai faites dans les Pyrénées, en 1851, avec M. docteur Baillarger.

(4) Esquirol; *Maladies mentales*, t. II, p. 286, etc.

grands travaux intellectuels, laissent ordinairement leurs organes sexuels en repos. (Newton en est un exemple célèbre; on trouva à sa mort ses testicules atrophiés.) S'ils les provoquent, ils épuisent rapidement leurs forces et vieillissent de bonne heure. Virey a insisté sur l'opposition de ces deux centres, formant l'un le pôle *cérébro-buccal* qui est *attractif*, et l'autre le pôle *génito-anal* qui est *répulsif* (1).

Le centre génital présente aussi un antagonisme assez marqué avec le centre épigastrique. Les personnes qui vivent dans la continence sont assez disposées à faire fonctionner, quelquefois avec excès, leurs organes digestifs, et l'excitation fréquente et abusive des organes sexuels porte un trouble profond, une inertie funeste dans les fonctions nutritives.

Ebeling a disserté savamment pour prouver l'antagonisme du foie et des poumons. Ces organes ont cela de commun, qu'indépendamment de leurs vaisseaux propres, ils reçoivent, par un autre ordre de canaux, un sang désoxygéné; mais considérés avant et après la naissance, leur volume offre un rapport inverse; dans les maladies de l'un, l'autre se développe ou fonctionne davantage (2). Ces idées ont été reprises et développées par Virey (3).

Les docteurs Hamburger et Riche ont appelé l'attention des pathologistes sur l'antagonisme des poumons et du corps thyroïde (4).

Lacaze insistait sur l'équilibre qui doit exister entre les divers organes du centre épigastrique, et surtout entre le diaphragme et l'estomac (5).

Grimaud avait noté un rapport inverse entre les facultés digestive et locomotrice, en montrant la puissance de celle-ci chez les carnivores, qui ont besoin d'une nourriture presque identique à leur substance; et son infériorité relative chez

(1) *Bulletin de l'Académie royale de Méd.*, t. IV, p. 621. — Voyez aussi, sur le dualisme multiple de l'organisation et de ses antagonismes, *Gazette méd.*, t. X, p. 49.

(2) Ebeling; *De pulmonum cum hepate antagonismo*, 1806.

(3) *Bulletins de l'Académie de Médecine*, t. VIII, p. 1049.

(4) *Gazette méd. de Strasbourg*, 1844, p. 54.

(5) *Specimen novi med. conspectus*, 1751, p. 52-65, etc.



les herbivores, dont la force digestive est telle qu'ils assimilent les aliments les plus étrangers à leur nature <sup>(1)</sup>.

De l'intérieur à la périphérie, on observe un rapport continu, un mouvement rapide, alternativement centripète et centrifuge. Tantôt l'un domine, tantôt l'autre l'emporte à son tour; il y a donc encore ici antagonisme, flux et reflux. Suivant Barthez, deux forces opposées, l'une d'*expansion* et l'autre de *condensation*, mesurent l'étendue et la solidité des organes <sup>(2)</sup>. Dans presque tous les actes généraux et importants de l'organisme, on constate des efforts de concentration et d'expansion. Le moindre accès de fièvre les démontre.

Une opposition non moins réelle existe entre les deux grandes divisions du système nerveux <sup>(3)</sup>, entre les capillaires et le cœur <sup>(4)</sup>, entre la peau ou tégument externe et les muqueuses ou tégument interne <sup>(5)</sup>, entre les parties contenues et les parties contenant de l'organisme.

Le cœur, destiné à ébranler toute la masse sanguine, lutte contre la résistance de ce fluide et des vaisseaux <sup>(6)</sup>; aussi le voit-on précipiter ses mouvements quand ceux-ci, étant plus ou moins désempis, la colonne sanguine résiste moins. Les viscères abdominaux font un effort constant contre les parois contractiles qui les renferment; aussi s'élancent-ils hors des barrières qui les étrennent, dès qu'une issue leur est offerte.

Il n'est pas un réservoir qui ne soit en antagonisme avec son orifice. Ainsi, la glotte lutte contre les parois pulmonaires et thoraciques; le pylore ne cède pas toujours à l'estomac; la valvule iléo-cœcale, selon Roderer <sup>(7)</sup> et Metzger <sup>(8)</sup>, enraie

<sup>(1)</sup> *Nutrition*, t. I, p. 176.

<sup>(2)</sup> *Science de l'Homme*, t. II, p. 256.

<sup>(3)</sup> Barthez admet dans les nerfs un antagonisme des forces toniques analogue à celui qui a lieu dans les muscles. *Éléments de la science de l'Homme*, t. II, p. 95, et notes, p. 45.

<sup>(4)</sup> Broussais, sur les particularités de la circulation. *Mém. de la Soc. méd. d'Ém.*, t. VIII, p. 91.

<sup>(5)</sup> Rocholl (préside Buchner); *De consensu primarum viarum cum perimetro corp. hum.* Hale ad Salam, 1764. — Thebesius (préside Buchner); *De consensu pedum cum intestinis.* Halæ Magdeb., 1749.

<sup>(6)</sup> Hufeland; *Bibl. germaniq.*, t. III, p. 240.

<sup>(7)</sup> *De valvulâ coli. argentorati*, 1768, p. 53.

<sup>(8)</sup> *Adversaria Medica*, p. 141.

parfois la déplétion de l'iléon; on connaît la résistance que le sphincter anal, que le col de la vessie, que le col utérin opposent souvent à l'action des viscères dont ils font partie. Quand une fistule communique avec une cavité close, on n'obtient le rétrécissement de celle-ci qu'en opérant l'élargissement de celle-là.

Il y a dans tous les organes, considérés dans leurs rapports mutuels, une loi de balancement que les anatomistes, et surtout Geoffroy Saint-Hilaire, ont parfaitement développée.

L'antagonisme est une loi générale et sans doute une loi nécessaire de l'économie <sup>(1)</sup>. Il engendre dans l'état normal un utile équilibre; il suscite entre les organes un conflit et dès lors une stimulation réciproque, une sorte d'émulation; mais dès que l'harmonie cesse, il fait naître des prédominances, des empiétements fâcheux. Partout un avantage crée un inconvénient.

Le thérapeute a surtout profité de cette loi pour provoquer de salutaires diversions. Il sait diviser, partager, et de la sorte amoindrir les concentrations pathologiques; quelquefois il peut donner à l'action vitale une direction entièrement différente, en faisant naître au loin des centres fonctionnels nouveaux susceptibles d'absorber une grande dose de vitalité. C'est sur ces faits qu'est fondée la théorie de la révulsion.

## § XI. — Connivences organiques.

Je viens de montrer les organes animés d'une vie propre et exposés à de fréquents conflits; et cependant, rien n'est mieux prouvé que leur dépendance mutuelle et les connivences qui les assujettissent les uns aux autres.

Le mot *sympathie* est généralement employé pour désigner les rapports qui lient les organes entre eux; mais ce mot n'est pas assez général, il n'embrasse pas la généralité des phéno-

<sup>(1)</sup> Muller l'appelle une loi fondamentale de la nature animale. *De actione virium alternâ.* Iéna, 1794, p. 12.